

« PENDANT CE TEMPS, À LA POUPE,
JÉSUS GOÛTAIT AU SOMMEIL. »

La tempête apaisée (Juvencus, *E. L.*, II, 9-12, 25-42)

Sous le règne de Constantin, sans doute vers 329-330, Gaius Vettius Aquilinus Juvencus écrivit une épopée biblique *Euangeliorum libri IV*, premier poème chrétien qui nous ait été transmis. L'auteur raconte en hexamètres dactyliques la vie du Christ, il suit principalement l'Évangile de Matthieu, combine pour les récits de l'enfance les versions de Matthieu et de Luc ¹ et emprunte à Jean trois péripécopes ². *Paene ad uerbum transferens*, dit Jérôme ³ de ce travail. Mais c'est dans ce « presque » que se glisse la liberté du poète et la pensée du chrétien.

Certains n'ont vu dans cette tentative d'épopée chrétienne qu'un déguisement classique ⁴, d'autres, plus récemment, ont jugé sévèrement l'utilisation des τόποι rhétoriques ⁵. C'est faire peu de cas du projet exposé par l'auteur, qui revendique sa lutte avec les poètes épiques et sa volonté de métamorphoser le genre de l'épopée pour chanter la gloire du Christ ⁶.

1. Juvenc., I, 1-306.

2. Juvenc., II, 99-346 ; II, 637-691 ; IV, 306-402.

3. Jérôme, *Vir.*, III, 84.

4. R. PICHON, *Histoire de la littérature latine*, 1897, p. 879 : Juvencus présente le Christ « dans le costume d'Énée ».

5. J.-M. POINSOTTE, *Juvencus et Israël. La représentation des Juifs dans le premier poème latin chrétien*, Paris, 1979, p. 102-103 : « Juvencus aime et cultive, quand il le peut, l'amplification descriptive. On peut constater ce que deviennent sous son calame, couchers de soleil et petits matins, sans parler de la tempête si bienvenue, qui secoue le lac de Tibériade. Mais, s'il y va alors gaillardement, c'est qu'il a l'impression de fouler le terrain solide des motifs poétiques passe-partout et de l'imagerie traditionnelle. Le recours à ce registre universel le dispense commodément et, croit-il, honorablement d'une représentation, même rudimentaire, du réel paysage palestinien. Les touches descriptives qui, ici ou là, dans l'épopée, esquissent un relief ou ébauchent un paysage, interviennent librement, sans être déterminées ou même suggérées par le contexte, et se réfèrent au "paysage idéal" dessiné par la rhétorique, un illustre τόπος sans doute connu et apprécié de ses lecteurs. »

6. Juvenc., *I praef.*, 1-27.

C'est donc un de ces τόποι, celui de la tempête épique appliqué au passage évangélique de la tempête apaisée que nous voudrions étudier, à la suite des travaux qui lui ont été consacrés⁷. Car, au-delà de la simple recherche d'un style élevé ou de la technique de la paraphrase héritée de l'école des rhéteurs, il nous semble que, dans ce passage (II, 9-12, 25-42), la subtile utilisation de Virgile et des autres poètes épiques a un but catéchétique : celui d'une approche du sacré par l'expression artistique, comparable à celle des icônes byzantines qui incitent à une méditation mystique. La comparaison du passage de Juvencus avec les textes des synoptiques et les tempêtes épiques classiques révèle des écarts de sens et des choix poétiques non dénués d'intentions religieuses⁸.

1. L'épisode de la tempête apaisée dans les *Evangeliorum libri IV* de Juvencus (II, 9-12, 25-42)

Ecce sed exorta maior cum luce tumultus

10 *Gratantis populi⁹, cum turbis anxius ille*

7. J. DE WIT, *Ad Juvenci evangeliorum librum secundum commentarius exegeticus*, Diss. Groningen, 1947, p. 18-23 ; I. OPELT, « Die Szenerie bei Iuencus. Ein Kapitel historischer Geographie », *VChr* 29 (1975), p. 199-201 ; C. RATKOWITSCH, « Vergils Seesturm bei Iuencus und Sedulius », *Jahrbuch für Antike und Christentum* 29 (1986), p. 40-58 ; C. VICENTE, « Tempestades épicas », *Cuadernos de Investigación filológica* 14 (1988) p. 125-148 et sur ce passage de Juvencus, p. 132-133 ; Chr. GNILKA, « Der Seesturm beim echten und beim unechten Juvencus », *Würzburger Jahrbücher für die Altertumswissenschaft, Neue Folge*, 25 (2001), p. 213-227 ; P. A. DEPROOST, « La tempête dans l'*Historia Apostolica* d'Arator. Sources et Exégèse d'un cliché littéraire », *De Tertullien aux Mozarabes*, I, 1992, Paris, p. 479-495. Sur ces récits de tempêtes chez les auteurs chrétiens et leur interprétation idéologique, cf. J. ROUGÉ, « Tempête et littérature dans quelques textes chrétiens », *Nuovo Didaskaleion* 12 (1962), p. 55-69. Dans les perspectives qui sont les nôtres ici, l'étude la plus importante est, avec celle de C. Ratkowitsch, l'article de Chr. Gnilka qui, lui-même, répond à un des aspects du travail fondamental de N. HANSSON, *Textkritisches zu Juvencus*, Lund, 1950.

8. F. MORA-LEBRUN, *L'Énéide médiévale et la chanson de geste*, Paris, 1994, (chap. « *Maro mutatus in melius* », p. 70) : « Il s'agit bien ici d'un Virgile *mutatus in melius*, dans une réécriture qui est approfondissement spirituel de l'*Énéide*. À travers les nombreuses réminiscences des poètes transparait le travail théologique intense auquel se sont livrés, souvent sur les traces des néoplatoniciens, les Pères de l'Église et les apologistes chrétiens. [...] La relecture de l'*Énéide* est souvent confrontation volontaire, tantôt polémique, tantôt conciliatrice, de deux mondes, celui de la culture antique et celui de la pensée chrétienne. »

9. Ponctuation que propose avec raison J. DE WIT, *op. cit.* (n. 7), p. 14, à la suite de A. KNAPPITSCH, « *Gai Vetti Aquilini Iuenci evangeliorum libri 4 in sermonem Germanicum transtulit et enarravit* », Jahresbericht des Fürstbischöflichen Gymnasiums am Seckauer Diözesan-Knabenseminar Carolinum-Augustineum in Graz, Graz, 1909, que nous n'avons pu consulter.

*In mare multisonum celsam deducere iussit
Discipulis puppim.*

- 25 *Conscendunt nauem uentoque inflata tumescunt
Vela suo, fluctuque uolat stridente carina.
Postquam altum tenuit puppis, consurgere ¹⁰ in iras*
- 28a *Pontus et immensis ¹¹ hinc inde tumescere uentis*
- 29a *Instat ¹² et ad caelum rabidos sustollere montes.*
- 30 *Et nunc mole ferit puppim nunc turbine proram,
Inlisosque super laterum tabulata receptant
Fluctus disiectoque aperitur terra profundo.
Interea in puppi somnum carpebat Iesus.
Illum discipuli pariter nauetaeque pauentes*
- 35 *Euigilare rogant pontique periculum monstrant.
Ille dehinc : « Quam nulla subest fiducia uobis !
Infidos animos timor inruit ! » Inde procellis
Imperat et placidam sternit super aequora pacem.
Illi inter sese timidis miracula ¹³ miscet*
- 40 *Conloquiis, quae tanta sibi permissa potestas,
Quodue sit imperium, cui sic freta concita uentis
Erectaeque minis submittant colla procellae. »*

Deuxième version des vers 26-29 :

... *consurgit in iras*

- 28b *Ventorum rabies mixtis hinc inde procellis*
- 29b *Pontus et abruptos tollit trans sidera montes ;*

Traduction :

- 10 Mais voici qu'avec la lumière qui naissait grossit le tumulte
de la multitude reconnaissante ; alors lui, inquiet pour les foules,
ordonna aux disciples de pousser vers la mer aux mille rumeurs
la haute nef ¹⁴.
- 25 Ils montent sur le navire, un vent favorable souffle dans les voiles
qui gonflent, la coque vole sur le flot qui résonne ¹⁵.

10. *consurgit* C H² Ca, *Knappitsch De Wit* : *consurgere cett. et edd.*

11. 28 *immissis* C M V₁ S P P₂ C² A₁ K₂ B Ph H Ca Bx Ca₂ *edd* : *inmensis cett.*
Arevalo.

12. *Instat* : *instat coepit* C c(o)epit *cett.*

13. *miracula* = *admiratio* (N. HANSSON, *op. cit.* [n. 7], p. 1950).

14. Dans ce passage, Juvencus utilise *puppis* de deux façons différentes : dans son sens concret, pour désigner une partie précise de la barque – *ferit puppim* (30), *in puppi somnum carpebat* (34) – et, par métonymie, dans un souci de *uariatio* poétique, pour désigner la barque elle-même – *puppim* (24), *puppis* (27) – en alternance avec *nauem* (25).

15. On peut s'interroger sur le sens à donner à *strideo*, surtout quand il est appliqué d'une façon tout à fait originale à la mer, et non au vent. Cf. A. ERNOUT et

- Quand la nef est parvenue au large, la mer se met à se soulever de colère, elle gonfle sous les vents contraires et élève vers le ciel des montagnes en furie
- 30 Et tantôt de sa masse elle frappe la poupe, tantôt de ses tourbillons la proue, les vagues viennent s'écraser sur le pont et sautent par-dessus le bastingage¹⁶, la mer se déchire et on en voit le fond. Pendant ce temps, à la poupe, Jésus goûtait au sommeil¹⁷.
- 35 Les disciples tout comme les matelots épouvantés le pressent de s'éveiller et lui montrent les dangers de la mer. Et lui alors : « Il ne reste donc aucune foi en vous ! La peur a envahi vos cœurs sans foi ! » Puis il commande aux tempêtes et sur la plaine marine étend une paix tranquille.
- 40 Et eux, en des conversations apeurées, partageant leur stupeur, se demandent quel immense pouvoir lui a été donné, quel est l'empire devant qui la mer soulevée par les vents, les tempêtes, dressées et menaçantes, courbent ainsi l'échine.

Deuxième version des vers 26-29

... la fureur des vents

explose de rage en soulevant l'une contre l'autre les tempêtes
et la mer dresse jusqu'au-delà des étoiles des montagnes abruptes.

Le texte est celui de l'édition Huemer (*C. Vetti Aquilini Iuveni evangeliorum libri quattuor*, CSEL, Wien 1885).

Nous nous en séparons sur les points suivants :

— au vers 11, *mare multisonum* au lieu de *ueliuolum* (*multisonum uelibolum* C *ueliuolum cett. et edd.*). Selon N. HANSSON¹⁸, *multisonum*,

A. MEILLET, *Dictionnaire étymologique de la langue latine, s.u.* : « grincer, faire entendre un bruit strident ou sifflant. [...] Le grec α τριζω [...] à peu près dans le même sens. [...] La voyelle *i* donne au mot son caractère. » F. Gaffiot cite le grillon, le fer rougi à blanc plongé dans l'eau, le serpent, la scie, le grincement des roues des chariots (*stridentia plaustra*, Virgile, *Georg.*, 3, 536), les dents qui grincent (*Georg.*, 4, 263 *mare stridit*, que Gaffiot traduit « la mer gronde », mais E. de Saint-Denis « la mer siffle », alors qu'il s'agit d'une comparaison avec le bourdonnement des abeilles dont il est dit deux vers plus haut : *tum sonitus auditur grauior*). On pourrait ajouter le sifflement du vent dans les cordages *stridorque rudentum* qui, à partir de la tempête du premier livre de l'*Énéide*, se trouve dans tous les récits de tempêtes épiques.

16. Littéralement : « [...] et la paroi de planche qui borde les flancs reçoit par-dessus les flots qui s'y sont écrasés. »

17. Le contexte de l'expression *carpere somnum* n'est assurément pas le même que celui de *Georg.*, III, 435, qui décrit l'inconscience de celui qui fait la sieste dans l'herbe et ne songe pas à la dangereuse vipère qui peut s'y cacher. Mais il suggère l'abandon humain à un sommeil réparateur, qui est peut-être aussi celui d'Énée (*Aen.*, IV, 554-555) quand il a pris la décision de partir de Carthage, abandon humain, mais lié à la révélation qui va suivre de la divinité du Christ (note 54). C'est ce contraste que voudrait rendre notre traduction.

18. N. HANSSON, *op. cit.* (n. 7), p. 97.

encore plus rare que *ueliuolum*, ne peut s'expliquer comme une glose de *ueliuolum*, qui au demeurant n'expliquerait rien du tout, et Juvencus offre en III, 390 un composé *undisoni* proche de *multisonum*. Aux raisons données par N. Hansson, on pourrait en ajouter une autre : *ueliuolum* suggère une étendue marine paisible et humanisée, qui est moins en accord avec le déchaînement de la tempête.

— au vers 40, à la suite de N. Hansson, *sibi permissa* au lieu de *sibi et permissa*.

Notre propos est de mener une analyse littéraire de l'épisode de la tempête apaisée, afin d'étudier sur un exemple privilégié les procédés de la réécriture de Juvencus et de montrer qu'elle est tout autre chose que l'occasion d'un développement facile sur un thème classique de l'épopée. Mais nous sommes d'abord confrontés à un problème de texte dont les implications sont considérables. En effet, il existe dans la tradition manuscrite deux versions des vers 28-29, et la question de leur authenticité a suscité un article important de Chr. Gnilka¹⁹.

Le manuscrit le plus ancien des *Euangeliorum libri*, MS 304 du Corpus Christi College de Cambridge, désigné par la lettre C, offre la particularité de présenter en plusieurs passages, dans le cours même du texte, deux versions différentes d'un même vers. C'est le cas des vers 28 et 29 de notre passage, ceux précisément qui décrivent la montée de la tempête. Les deux versions impliquent en fait le vers 27, car, pour la version a, il faut adopter le texte *consurgere in iras*, pour la version b *consurgit in iras*.

N. Hansson²⁰ défend l'idée que ces deux versions sont également authentiques, représentent pour ainsi dire deux éditions différentes du texte et que la version b est une amélioration de la version a. La version a offre tous les caractères de l'authenticité : emploi rare de *instare* avec le sens de commencer qui se retrouve en III, 223 et qui explique la glose *coepit* dans le même manuscrit C, évocation de la montée progressive de la tempête par trois infinitifs, *consurgere, tumescere, tollere*, placés pratiquement chaque fois au cinquième pied. Son authenticité n'est pas discutée. Dans une logique binaire, si la version a est authentique, la version b est nécessairement une interpolation. Mais N. Hansson ne trouve rien dans cette seconde version qui permettrait de l'écarter : *uentorum rabies* en début du vers se trouve en III, 230, *abruptos montes* a des parallèles en I, 397 *abrupti montis* et en III, 318 *abruptum montem*, l'expression hyperbolique

19. Cf. note 6.

20. N. HANSSON, *op. cit.* (n. 7), p. 75-76.

trans sidera se retrouve en I, 495 et en II, 222. Il en conclut donc que la version b est également authentique et émet l'hypothèse d'une correction par le poète lui-même, une amélioration destinée à faire disparaître la répétition de *tumescere*, déjà employé au vers 25.

Chr. Gnilka²¹ reprend la question pour critiquer la méthode et les conclusions de N. Hansson : d'une part, Juvencus n'est nullement gêné par les répétitions, et donc l'hypothèse que la version b viserait à éliminer la répétition de *tumescere* n'est pas recevable. D'autre part, démontrer qu'un passage est conforme aux usages d'un écrivain ne prouve pas son authenticité : un interpolateur est souvent quelqu'un qui connaît très bien le langage de l'auteur et peut fabriquer un centon à partir d'éléments authentiques. Mais comment distinguer une *Selbstzitat*, une « autocitation », comme *consurgere in iras* (II, 27a = I, 499 = Val. Flacc., I, 673) et la *Flickpoesie*, la poésie de « rapiéçage » ? Pour celui qui entend mener une analyse littéraire de l'épisode de la tempête apaisée et qui découvre le problème que posent les deux versions des vers 28-29 et les études savantes qui les ont prises pour objet, un point est frappant. N. Hansson et Chr. Gnilka limitent strictement leur réflexion aux vers 27-29 et ne considèrent à aucun moment les rapports possibles entre les deux vers et l'ensemble du passage. Ils font porter, en particulier, leur réflexion sur l'expression *trans sidera* 29b. N. Hansson montre que l'expression, qui ne se retrouve dans aucune autre description de tempête, était familière à Juvencus. Seulement, comme le fait remarquer Chr. Gnilka, *trans sidera* et les expressions analogues *supra sidera*, *super aethera* désignent toujours le séjour céleste et la transcendance divine. En revanche, en 29b, elle désigne une région du cosmos, un au-delà des étoiles qui n'existe pas. Aussi, pour Chr. Gnilka, ce qui est chez Juvencus une expression employée au sens propre devient chez son imitateur une hyperbole absurde. La version b serait donc un polissage, un affadissement qui substitue à une gradation ternaire (*consurgere*, *tumescere*, *sustollere*) une opposition binaire entre la mer et les vents.

En réponse à C. Ratkowsch²², qui suggère que *trans sidera* pourrait s'expliquer comme une allusion à l'éther et à la lutte des éléments les uns contre les autres, Chr. Gnilka conteste qu'il y ait dans la tempête de Juvencus le moindre souvenir de la lutte des éléments les uns contre les autres. Il nous semble qu'on ne peut le suivre sur ce point, d'abord parce qu'il serait impossible de trouver dans les différentes descriptions de tempête de l'épopée ou de la tragédie, un seul cas où la lutte des éléments

21. Cf. note 5.

22. C. RATKOWITSCH, *op. cit.* (n. 7), p. 44.

les uns contre les autres ne soit pas évoquée, tout simplement parce que la tempête et la rivalité éternelle des éléments sont une seule et même chose. L'évocation de la tempête n'est pas un jeu gratuit, une convention littéraire, elle est, dans l'épopée, une façon de dire quelque chose d'essentiel sur la réalité du monde. Or, dans le poème de Juvencus, la raison d'être du passage de la tempête apaisée est, à la suite des Évangiles, de manifester la toute-puissance du Christ. Comment un homme qui a la culture de Juvencus pourrait-il dire autrement cette toute-puissance qu'en la montrant face à ce qui, pour un homme de l'Antiquité, est l'énergie même du monde ? Chr. Gnilka, en limitant strictement son étude à l'examen des deux versions des vers 28 et 29, s'est mis dans l'impossibilité de voir l'intention dominante du passage. Que la version b soit plus simple que la version a ne prouve pas automatiquement que la version b soit une interpolation. Une des raisons qui rend l'hypothèse de N. Hansson très intéressante est l'objet même de notre étude, car les changements apportés par Juvencus aux textes évangéliques portent justement sur la mise en valeur de la lutte des éléments et sur le pouvoir révélé du Christ sur ces éléments.

2. Le récit de la tempête apaisée dans les évangiles synoptiques ²³

Mt	Mc	Lc
8:18 <i>uidens autem Iesus turbas multas circum se iussit ire trans fretum</i> 8:23 <i>et ascendente eo in nauicula secuti sunt eum discipuli eius</i>	4:35 <i>et ait illis in illa die cum sero esset factum transeamus contra</i> 4:36 <i>et dimiserunt turbam et acceperunt eum ita ut erat in nauis et multae naues erant simul cum illo</i>	8:22 <i>factum est autem in una dierum et ipse ascendit in nauiculam et discipuli eius et ait ad illos transfretemus trans stagnum et leuauerunt</i>
8:24 <i>et ecce motus magnus factus est in mare ita ut nauicula operiretur fluctibus ipse uero dormiebat</i>	4:37 <i>et facta est procella magna uenti et fluctus mittebat in nauiculam ita ut impleretur nauis</i>	8:23 <i>nauigantibus autem illis obdormiit et descendit procella uenti et implebatur fluctibus nauicula et periclitabantur</i>

23. Versions de l'*Itala* d'après A. JÜLICHER, *Das Neue Testament in altlateinischer Überlieferung, Matthäus-Evangelium*, Berlin, 1938 ; *Markus-Evangelium*, Berlin, 1940 ; *Lukas-Evangelium*, Berlin, 1954. En gras, les passages les plus importants pour apprécier la réécriture de Juvencus.

Mt	Mc	Lc
8:25 <i>et accesserunt discipuli eius et suscitauerunt eum dicentes Domine libera (salua) nos perimus</i>	4:38 <i>et erat ipse in puppe supra puluinum dormiens et excitantes eum dixerunt ei magister non est tibi cura quod perimus</i> 4:39 <i>et exurgens imperauit uento et mari et ait obmutesce et cessauit uentus et facta est tranquillitas magna</i>	8:24 <i>accedentes autem suscitauerunt eum dicentes praeceptor perimus at ille surgens increpauit uentum et tempestatem aquae et cessauerunt et facta est tranquillitas</i>
8:26 <i>et ait illis quid timidi estis modicae fidei tunc surgens imperauit uento et mari et facta est tranquillitas magna</i>	4:40 <i>et ait illis quid timidi estis nondum habetis fidem et timuerunt timore magno et dicebant ad alterutrum quisnam hic est cui mare et uenti obaudiunt</i>	8:25 <i>dixit autem illis ubi est fides uestra et timentes mirati sunt ad inuicem dicentes quis est hic quod uentis imperat et mari et obaudiunt ei</i>
8:27 <i>illi autem homines mirati sunt dicentes qualis est hic quod et uenti et mare obaudiunt eum</i>	5:1 <i>et uenerunt trans fretum in regionem Gerasenorum</i>	8:26 <i>et nauigauerunt autem ad regionem Gerasenorum quae est trans Galilaeam</i>

La comparaison entre les trois récits des évangiles synoptiques sur ce même épisode permet à la fois de dégager des ressemblances dans la structure et le vocabulaire, mais aussi de noter des différences dans la représentation de la tempête, dans les paroles échangées ou dans le déroulement des événements.

Dans les trois versions, l'initiative de traverser la mer de Galilée vient de Jésus lui-même : elle est clairement motivée chez Matthieu (*uidens multas turbas circum se*), de façon allusive et peu claire chez Marc (*cum sero esset factum [...] et dimiserunt turbam*), elle ne l'est pas chez Luc.

Chez Matthieu, Jésus donne l'ordre, se met en route le premier et les disciples le suivent. Chez Marc, Jésus donne l'ordre, mais ce sont les disciples qui agissent, et étrangement il semble que l'ordre soit exécuté sans la participation volontaire de celui qui l'a donné (*acceperunt eum ita ut erat*). Il y a là une obscurité, voire une contradiction, dont on ne perçoit pas le sens et dont on peut même se demander si elle ne confond pas deux événements différents ou si elle ne s'expliquerait pas par une mauvaise

interprétation des textes originaux. De plus, il est le seul à préciser qu'il y avait plusieurs embarcations, notation qui ne semble reliée à rien dans la suite de son récit. Chez Luc, l'ordre est donné après la montée sur le bateau.

Chez Matthieu et Marc, le déchaînement de la tempête est d'abord évoqué, puis en contraste le sommeil de Jésus. Luc raconte les faits dans l'ordre inverse et n'utilise pas l'effet de contraste : *obdormiit et descendit procella*.

Suit, en une phrase, dans chacun des trois récits, l'évocation de la tempête et de ses conséquences : la barque commence à faire eau. Chez Luc comme chez Marc, il y a d'abord un coup de vent, puis le bouleversement de la mer qui, chez Luc, n'est évoqué que par ses conséquences, alors que chez Matthieu, on a l'impression que la tempête vient des profondeurs de la mer : *motus magnus factus est in mare*²⁴. Marc est le seul à préciser les conditions du sommeil de Jésus (4, 38).

Dans chacun des trois textes, l'appel des disciples est en style direct et le titre donné à Jésus est chaque fois différent : *Domine* (Mt), *Magister* (Mc), *Praeceptor* (Lc). L'appel a une forte portée symbolique chez Matthieu : « *Domine, libera (salua dans certaines versions) nos perimus.* » Marc y ajoute un reproche : « *Magister, non est tibi cura quod perimus.* »

L'intervention de Jésus comporte chez Matthieu des reproches aux disciples, puis un commandement à la mer, qui n'est pas en style direct. Chez Marc et Luc, il y a d'abord l'ordre, puis le reproche, et, dans les deux cas, Jésus s'adresse aux éléments avec une certaine violence : *imperavit uento et mari et ait obmutesce* (Mc) ; *at ille surgens increpauit uentum et tempestatem aquae* (Lc) ; Marc seul donne l'ordre de Jésus à la mer en style direct : « *obmutesce.* » Luc n'a pas, dans les reproches de Jésus, la question commune à Matthieu et à Marc : « *quid timidi estis ?* »

Les réactions des disciples font apparaître aussi des différences, étonnement et admiration chez Matthieu, crainte chez Marc, crainte et étonnement ou admiration chez Luc. Mais, dans les trois cas, la question des disciples rapportée chez Matthieu, en style direct chez Marc et Luc, porte sur l'identité de Jésus : *quisnam hic est cui [...]* (Mc 4, 40).

24. Chr. GNILKA (*op. cit.* [n. 7]) pense que Matthieu voit la tempête comme un raz-de-marée (grec σεισμός), mais un raz-de-marée est un bouleversement brutal et très bref de la mer, alors que le récit oblige à supposer un phénomène qui dure. On pensera plutôt que l'expression désigne de façon globale une agitation de la mer que l'évangéliste ne songe pas à détailler.

3. Comparaison entre les versions évangéliques et le récit de Juvencus

Si Juvencus s'inspire directement de l'Évangile de Matthieu pour écrire son épopée, il ne s'interdit pas, comme le montrent les récits d'enfance du livre 1 et les péricopes johanniques, d'emprunter aux autres évangélistes les éléments qu'il juge utiles à son projet. Il est donc intéressant de relever ce qu'il emprunte aux différents récits évangéliques et ce qu'il omet ou modifie.

Dans le récit de Juvencus, comme chez Matthieu, l'ordre venant de Jésus est motivé par la présence de la foule : Juvencus précise l'état d'esprit de Jésus, *anxius*, qui demeure implicite chez l'évangéliste. Cette expression qui paraphrase le *uidens [...] turbas multas circum se* de Matthieu peut être interprétée de plusieurs façons, si on la compare à d'autres situations où Jésus a été ainsi entouré par la foule. On peut y voir au sens premier d'*anxius* l'oppression d'un homme qui craint d'être écrasé par la foule comme dans *Marc* 3, 9 : « Et il dit à ses disciples qu'une petite barque fût tenue à sa disposition, à cause de la foule, pour qu'ils ne l'écrasent pas. »

Mais si l'on regarde les autres utilisations d'*anxius* dans le poème de Juvencus²⁵, le mot sert plutôt à marquer l'inquiétude pour autrui ; l'expression exprime alors l'inquiétude de Jésus pour les foules qui le suivent, comme en *Marc* 4, 1 où pour mieux enseigner il monte dans une barque : « Il se mit de nouveau à enseigner au bord de la mer et une foule très nombreuse s'assemble auprès de lui, si bien qu'il monte dans une barque et s'y assied, en mer ; et toute la foule était à terre, près de la mer. Il leur enseignait beaucoup de choses en paraboles. [...] »

Au-delà de ces sens qui soulignent l'humanité de Jésus dans les préoccupations quotidiennes du prédicateur, si l'on considère que Juvencus va mettre en évidence dans ce passage la révélation de la divinité du Christ par son pouvoir sur la création, il faut sans doute rapprocher cette expression d'un passage de Jean (6, 15) où, après la multiplication des pains, Jésus fuit la foule pour une autre raison, parce qu'il se rend compte « qu'ils allaient venir s'emparer de lui pour le faire roi ». L'épisode qui suit immédiatement est celui où Jésus marche sur la mer dans des circonstances proches de la tempête apaisée de Matthieu : « et la mer, comme soufflait un

25. Il y a, dans les *Euangeliorum libri IV*, neuf occurrences de *anxius* : en I, 50 et en I, 82, Élisabeth est *anxia* pour le fils qu'elle porte en son sein ; en I, 297, c'est Marie qui est *anxia* pour Jésus perdu dans Jérusalem ; en III, 179, la Cananéenne est *anxia* pour elle-même ; en IV, 307, Marthe, *pro fratris morbo [...] anxia*, se précipite au-devant de Jésus ; enfin, en IV, 784, la foule des disciples a couru, *anxia*, en Galilée selon les instructions de Christ. Il semble donc que, le plus souvent, chez Juvencus, *anxia* exprime une angoisse pour autrui plutôt que pour soi-même.

grand vent, se soulevait. » (6, 18.) Là encore la divinité du Christ va être révélée aux seuls disciples, par son pouvoir surnaturel sur les éléments. Le sens de *turbis anxius* est alors celui d'une nécessaire progression dans cette révélation. L'inquiétude de Jésus à cause de la foule vient de ce que le temps n'est pas encore venu d'une révélation universelle qui se fera par la Passion et la Résurrection.

Dans la suite du récit, Juvencus ne retient rien de l'étrange formule de Marc ni de la présentation de Luc, selon lequel Jésus ne donne l'ordre de traverser la mer qu'après l'embarquement. Comme chez Matthieu et Marc, la tempête est évoquée avant le sommeil de Jésus. Puis Juvencus suit Marc en décrivant la tempête comme la succession d'un coup de vent et de ses effets sur la mer²⁶. Enfin, comme Marc et lui seul, Juvencus précise l'endroit où dort Jésus, sans toutefois reprendre le détail du coussin.

Juvencus ne reprend pas à ses modèles l'appel des disciples en style direct, bien qu'il soit dans les trois récits, ni le reproche exprimé chez Marc, « *non est tibi cura quod perimus* », ni la belle formule de Matthieu, « *Domine, salua (libera) nos perimus*²⁷ ». Comme chez Matthieu, les reproches de Jésus aux disciples précèdent son intervention et comportent deux éléments comme chez Matthieu et Marc, mais dans un ordre contraire à celui des évangélistes : Jésus reproche d'abord aux disciples leur manque de foi avant d'y voir l'effet de la peur. L'ordre de Jésus à la mer n'est pas en style direct comme dans la forte dramatisation de Marc, ni accompagné de reproches comme chez Marc et Luc. Mais le reproche de Jésus aux disciples est, semble-t-il, plus radical que chez Matthieu : *modicae fidei*, dit Jésus chez Matthieu, *quam nulla fiducia*, lui fait dire Juvencus, mais la différence peut venir d'une influence des deux autres synoptiques²⁸. Juvencus dédouble le *modicae fidei* de Matthieu par deux termes de même racine : *fiducia* et *infidos* et une double négation *nulla, in-* ; il rejette également la peur en deuxième position comme une conséquence du manque de foi. Il ne s'agit pas là seulement d'un doublet poétique, mais de l'essentiel que veut mettre en évidence Juvencus. Les apôtres ne sont pas

26. Il semble bien que la version a s'inspire de Matthieu, où seule la mer joue un rôle, alors que la version b s'inspire de Marc et de Luc.

27. Le grec invite à voir en *nos* un accusatif, mais cela n'a en fait aucune importance, car si *nos* est un nominatif, il faut sous-entendre un *nos* accusatif complément de *libera* ou *salua*, *salua* ou *libera* sans complément n'ayant pas plus de sens en latin ou en grec qu'en français.

28. Le durcissement du ton est cependant assez sensible pour que POELMANN, dans son édition (Bâle, 1538) glose *nulla* par *parua* (signalé par J. DE WIT, *op. cit.* [n. 7], *ad locum*).

« de peu de foi », ils n'ont pas de foi, car, s'ils en avaient, ils domineraient les éléments par la puissance de cette foi, selon la parole de Jésus (*Lc* 17, 6) : « Si vous aviez de la foi comme un grain de sénevé, vous auriez dit au mûrier que voilà : Déracine-toi et va te planter dans la mer et il vous aurait obéi. »

Devant le miracle, les disciples éprouvent crainte et étonnement comme chez Marc et Luc, mais surtout il semble que la question que les disciples se posent ne porte pas exactement sur le même point : dans les versions évangéliques, ils s'interrogent sur l'identité de Jésus : *qualis est hic* [...] *quisnam hic est* [...] *quis est hic*, tandis que chez Juvencus, qui ne suit aucune des trois versions, ils s'interrogent sur la nature de son pouvoir :

[...] *quae tanta sibi permissa potestas*
Quodue sit imperium, cui sic freta concita uentis
Erectaeque minis submittant colla procellae. (II, 39-41.)

[...] quel immense pouvoir lui a été donné,
 quel est l'empire devant qui la mer soulevée par les vents,
 les tempêtes, dressées et menaçantes, courbent ainsi l'échine.

Quel bilan peut-on tirer de cette comparaison ? Le modèle ordinairement privilégié par Juvencus est Matthieu. Mais dans ce passage commun aux trois synoptiques, il emprunte à Marc un détail qu'il est seul à donner : *et erat ipse* [...] *in puppe dormiens*, et sans doute aussi, dans l'évocation de la tempête, la succession de l'action du vent et des flots qui se trouve chez les trois synoptiques dans la question finale : *et uenti et mare obaudiunt eum* (*Mt*) ; *mare et uenti obaudiunt* (*Mc*) ; *uentis imperat et mari et obaudiunt ei* (*Lc*). En effet Marc est le seul à utiliser les deux éléments *uentus* et *fluctus/mare* comme ouverture et clôture du récit. Juvencus fait de même *uentoque* (25), *fluctuque* (26) et dans la question finale *freta* (41), *procellae* (42), ajoutant ainsi au procédé de Marc un chiasme et la *uariatio* du vocabulaire. Le raffinement de l'expression de Juvencus paraît bien prouver qu'il a voulu consciemment imiter la structure du récit de Marc que ne lui fournissait pas l'expression vague de Matthieu : *motus magnus factus est in mare*. Il paraît certain en tout cas que Juvencus, pour cette péripécie, travaillait en ayant sous les yeux, non seulement Matthieu, mais au moins Marc et peut-être les trois versions évangéliques.

On trouve donc quatre cas de changements significatifs :

— Le récit de Juvencus emprunte un élément à une autre version que celle de Matthieu comme dans l'exemple ci-dessus, ou dans le cas du détail donné par Marc seul : Jésus dormait à la poupe du bateau.

— Marc et Luc ont un élément en commun, absent de Matthieu, et que Juvencus ne reprend pas : il est plus difficile de tirer parti d'un tel élément. Toutefois, il paraît assez frappant que Marc et Luc accompagnent l'ordre de Jésus à la mer et aux vents de menaces ou de reproches : *comminatus est uento et dixit (Mc)*, *at ille surgens increpauit uentum et tempestatem [...]* (*Lc*) et que, dans une forme comme l'épopée, où sont amplifiés les éléments mettant en évidence le pouvoir surnaturel du héros, cet aspect soit éliminé, ou du moins que Juvencus ne songe pas à l'ajouter à son modèle de départ. Il nous semble que cette omission relève d'une volonté délibérée, et qu'elle a donc un sens dont nous parlerons par la suite, puisqu'il s'inscrit dans le projet général de Juvencus.

— Les trois récits évangéliques ont un élément en commun que Juvencus ne reprend pas : par exemple, l'appel en style direct des disciples à Jésus. On comprend assez facilement qu'il n'ait pas songé à reprendre la vivacité familière de Marc, « *non est tibi cura quod perimus* », mais la présence de l'appel direct dans les trois récits, la forme pathétique et profonde qu'il a chez son principal modèle, Matthieu, suggèrent que cet appel a un rôle essentiel dans l'économie du récit évangélique et nous font soupçonner que là encore, dans un but précis, Juvencus a modifié l'équilibre du passage.

— Enfin, Juvencus ajoute un élément qui ne se trouve dans aucun des trois récits : ce ne sont pas seulement les disciples qui s'adressent à Jésus mais aussi les marins. Il se peut qu'il s'agisse d'une interprétation de Matthieu : *homines*, mais, même dans ce cas, il y a une modification volontaire du texte de départ, dont l'interprétation peut être importante.

4. Le projet poétique de Juvencus

Dans le *proœmium* de son œuvre²⁹, Juvencus définit son projet par rapport aux deux grands noms de la poésie épique, Homère et Virgile. Ce n'est pas à partir de raisons littéraires qu'il se distingue d'eux, mais par le sujet qu'il va traiter : les deux grands maîtres de l'épopée chantent les *ueterum gesta hominum*, il chantera les *uitalia Christi gesta*. Aux hauts faits qu'ils racontent, les maîtres de l'épopée ont mêlé des mensonges (*mendacia*, I, 16), les actes du Christ qui donnent la vie sont au contraire un « don divin fait aux hommes sans l'ombre d'une tromperie » :

diuinum populis falsi sine crimine donum. (I, 20.)

Mais, pour la forme littéraire, Homère et Virgile constituent le modèle admiré et assumé sans aucune restriction : à eux deux, ils représentent la perfection, l'union de la noblesse (*celsi cantus*, I, 9) et de la douceur

29. Juvenc., I *praef.*, 1-27.

(*dulcedo*, I, 10). Il est donc tout à fait clair que, dans la *sphragis* où Juvencus résume son entreprise, les *ornamenta terrestria linguae* sont le genre et le style de l'épopée :

*Versibus ut nostris diuinæ gloria legis
Ornamenta libens caperet terrestria linguae.*

Qu'en nos vers la gloire de la loi divine

accepte d'emprunter les ornements du langage terrestre. (IV, 804-805.)

Pendant, le terme même d'*ornamenta* peut suggérer à une intelligence moderne quelque chose d'extérieur, de superficiel, une peinture, ou même un déguisement ; c'est oublier qu'*ornare nauem* ne signifie pas décorer un navire, mais l'équiper de tout son gréement, de tout ce qui fait d'une coque inerte un vaisseau mobile et rapide. D'autre part, la connaissance intime que tout Romain cultivé a de l'épopée et principalement de l'épopée virgilienne, le caractère même de la littérature antique, où chaque œuvre s'élabore dans un échange admiratif et polémique avec les œuvres des prédécesseurs, les contraintes de la langue, du vocabulaire et du rythme de l'hexamètre font que se multiplient dans toute nouvelle épopée les reprises de vocabulaire, d'expression, de tournures et de pensées. Le travail des spécialistes qui s'emploient à repérer les reprises et les échos est évidemment précieux et indispensable, mais sa minutie même n'est pas toujours sans danger si l'on oublie de se demander ce que signifie une reprise, si elle est délibérée ou inconsciente, purement formelle ou porteuse de sens. On court le risque, en accumulant les rapprochements, de ne voir dans une œuvre qu'une sorte de marqueterie qui combine des éléments préexistants, un centon qui ne dit pas son nom³⁰.

À propos de la reprise d'une expression, il importe de mesurer si elle a un sens ou si elle est un simple écho musical, ou encore si on ne prend pas pour reprise délibérée et significative ce qui est purement et simplement imposé par une situation commune³¹.

30. Il est clair par exemple que, lorsque Lucain prête à César dans le récit de la tempête au livre V du *Bellum Ciuile* (668-671) les propos suivants :

*Mihi funere nullo
est opus, o superi : lacerum retinete cadauer
fluctibus in mediis, desint mihi busta rogosque,
dum metuar semper terraque expecter ab omni,*

il songe au fameux passage de la tempête du livre I de l'*Énéide*. Il sait aussi parfaitement que tous ses lecteurs y songeront comme lui, mais on passerait à côté de l'essentiel si on en restait là, si on ne voyait dans les propos prêtés au dictateur qu'un jeu d'esprit, un clin d'œil culturel.

31. Il est évident que n'importe quel récit de tempête marine comportera les mots « mer », « bateau », « vague », « vent », « bourrasque », ou même l'inévitable comparaison entre une vague et une montagne.

Par ailleurs, imitation ne veut pas dire toujours adhésion aux valeurs du modèle ou volonté de reprendre toute la signification des termes ou des situations empruntés. Ainsi dans son analyse de l'épisode de la tempête apaisée, De Wit³² rapproche du v. 31 de Juvencus un passage de l'Énéide où Énée à un moment crucial de son destin dort de la même manière³³ :

*Aeneas celsa in puppi iam certus eundi
carpebat somnos rebus iam rite paratis.*

Le rapprochement qui porte en fait sur deux éléments (*carpere somnum*, mais aussi v. 11-12 *celsam puppim*) est frappant, mais nous offre en même temps un bon exemple de la complexité des relations intertextuelles. Le contexte des vers de Virgile est éminemment tragique : Énée, obéissant aux dieux, malgré son amour pour Didon (*multa gemens magnoque animum labefactus amore*, v. 395) prépare son départ de Carthage. Didon est résolue au suicide. Le sommeil d'Énée sera interrompu par l'apparition de Mercure qui l'épouvante (*exterritus*, v. 576). Tout le passage baigne dans une ironie tragique dont on peut être sûr qu'elle n'échappait pas à un des poètes les plus sensibles à la cruauté du monde. Rien de cela ne demeure chez Juvencus et, isolés de leur contexte, les deux vers suggèrent la distance héroïque (*celsa puppis*), le sentiment du devoir accompli (*rebus iam rite paratis*), la ferme résolution pour l'avenir (*certus eundi*), le bonheur simple et naturel de jouir du sommeil (*carpere somnos*), la paix intérieure.

Un rapprochement n'aura donc de sens et d'intérêt que dans la mesure où on parviendra à établir qu'il est en lien avec l'intention propre du passage, que son utilisation se veut un écho du texte imité ou au contraire une *retractatio* significative³⁴.

32. J. DE WIT, *op. cit.* (n. 7), p. 21.

33. Virg., *Aen.*, IV, 554.

34. La préface de l'œuvre de Juvencus en est un bon exemple. À première lecture, les vers semblent familiers ; plus que d'emprunts précis, on pourrait parler d'échos de pensées et de philosophies diverses : la vision du monde reprend le vocabulaire des Stoïciens, l'image du poète est directement inspirée des déclarations d'Horace et de Propertius, la forme même est celle de l'invocation liminaire de l'épopée. Mais, au fil des vers, cette imitation se charge d'une pensée et d'une foi chrétiennes qui réutilisent la forme antique pour la détourner vers un nouveau sens affirmé comme supérieur.

Il existe plusieurs études détaillées de cette préface : R. W. CARRUBA, « The Preface to Juvencus' Biblical Epic: a Structural Study », *American Journal of Philology* 114 (1993), p. 303-312 ; P. G. VAN DER NAT, « Die Praefatio der Evangelienparaphrase des Juvencus », dans J. H. WASZINK (éd.), *Romanitas et Christianitas*, Amsterdam, 1973, p. 249-257 ; F. QUADLBAUER, « Zur Invocatio des Juvencus (praef. 25-27) », *Grazer Beiträge* 2 (1974), p. 189-212.

On peut consulter sur ce sujet le chapitre 4 de l'ouvrage de Jacques FONTAINE, *Naissance de la poésie dans l'Occident chrétien* (Études Augustiniennes), Paris,

5. La tempête apaisée de Juvencus : de la paraphrase évangélique à l'*imitatio* des tempêtes épiques

Le récit évangélique fournit à Juvencus une occasion de rivaliser sur un *topos* épique avec les grands poètes qui sont ses modèles, non pas gratuitement, dans un combat stylistique, mais pour renforcer ce qu'il souhaite mettre en évidence dans le passage.

Dans la description de Marc³⁵, la tempête et ses conséquences sont évoquées en une seule phrase : *et facta est procella magna uenti et fluctus mittebat in nauiculam ita ut impleretur nauis*. Chez Juvencus, elle occupe huit vers. Il s'agit donc bien d'une *amplificatio*, mais qu'il convient peut-être de relativiser, en comparant ces huit vers à la place qu'occupe chaque récit de tempête dans les épopées latines : la plus longue est celle de Lucain (175 vers), la plus courte celle de Silius Italicus (55 vers)³⁶, si bien que la tempête de Juvencus, du point de vue de la tradition épique, apparaît plutôt comme un travail de contraction que d'amplification, et il semble donc qu'il serait assez vain de donner une signification à l'absence chez Juvencus de tel ou tel motif fréquent dans les récits épiques de tempête.

Cependant, les versions évangéliques de la tempête apaisée paraissent sur quelques points proposer comme une invitation à utiliser un motif épique et s'offrir à une réécriture amplifiante. Mais Juvencus n'utilise pas systématiquement ces possibilités. Ainsi la peur qui saisit les disciples lorsqu'ils voient la barque en passe d'être submergée par les flots pourrait s'exprimer dans quelque vers proche de la fameuse exclamation d'Énée : *O ter quaterque beati*³⁷, qui se retrouve sous des formes diverses dans tous les récits de tempête ; marins et passagers sont si épouvantés par la tempête qu'ils regrettent de ne pas être déjà morts au cours de la guerre dont ils reviennent ou sur le sol ferme parmi leurs proches. Ainsi s'exprime

1981, p. 75 : « En Juvencus, point de partage entre le prêtre et le poète. Car il existe une relation fonctionnelle entre poésie et message. Ainsi le poète n'est-il pas venu pour abolir l'ambition – et l'espérance – antiques de s'immortaliser par la poésie, mais pour l'accomplir. Ici encore, le mot d'ordre de la *reformatio in melius* coïncide avec l'ambition littéraire d'une *retractatio*, c'est-à-dire d'une paraphrase définie comme lutte et émulation autour des mêmes pensées. »

35. N. HANSSON (*op. cit.* [n. 7], p. 73) pose comme modèle de Juvencus *Mc* 4, 37.

36. Virgile, *Aen.*, 1, 50-156 : 106 vers – Ovide, *Met.*, 11, 475-574 : 99 vers – Lucain, *Bellum Ciuile*, 5, 504-679 : 175 vers – Silius Italicus, *Punica*, 17, 236-291 : 55 vers – Valerius Flaccus, *Argonautica*, 1, 574-656 : 82 vers – *Argonautica* 8, 318-384 : 66 vers. On peut ajouter, hors de l'épopée, Ovide, *Fastes*, 3, 585-600 : 15 vers ; *Tristes*, 1, 2 : 110 vers ; Sénèque, *Agamemnon*, 460-578 : 18 vers.

37. *Aen.*, I, 94-96 : *O terque quaterque beati / quis ante ora patrum Troiae sub moenibus altis / contigit oppetere !*

l'horreur profonde de mourir sans gloire ou sans bénéficier du rituel des obsèques. La tempête provoque cet effet paradoxal que des vivants souhaitent la mort, et leur épouvante est comme un reflet du bouleversement de la nature. Mais la reprise du motif épique de la tempête n'est pas un jeu artificiel pour Juvencus ; il évite donc soigneusement les détails qui seraient faux dans le contexte évangélique. Les apôtres ne sont pas des héros, du moins pas encore, qui peuvent souhaiter une mort au combat à laquelle ils ont échappé, ou revendiquer une gloire dont les priverait une mort par noyade.

Un second motif, ignoré de Virgile, mais particulièrement cher à Ovide, est celui de l'impuissance des hommes devant le déchaînement des forces naturelles : l'*ars* du pilote ne sert plus à rien. Le motif est chez Ovide en lien avec la description détaillée des manœuvres et avec l'image par laquelle il exprime l'horreur de la noyade : la bouche qui formule des ordres ou appelle au secours est emplie par l'eau. On devine le parti que Juvencus aurait pu tirer de ces deux motifs pour mettre en évidence l'importance et l'urgence de l'intervention de Jésus. Or, bien loin d'y recourir, il écarte, comme nous l'avons vu, l'expression directe de la peur et l'appel au secours des disciples dans les trois versions évangéliques et ne garde qu'une expression remarquablement condensée :

*Illum discipuli pariter nautaeque pauentes
Euiigare rogant pontique pericula monstrant.* (34-35.)

Il serait difficile de croire qu'il ne s'agit pas d'un choix délibéré et on peut présumer qu'il n'est pas sans conséquence sur l'économie du récit.

Il est une troisième absence qui surprend : dans le récit virgilien, la tempête provoquée par la haine de Junon et sa volonté de détourner au profit de Carthage l'avenir promis à la nouvelle Troie est apaisée par l'intervention de Neptune qui ramène le calme et la paix. Peu d'épisodes de l'*Énéide* sont aussi célèbres que celui-là et le *quos ego* est sans doute très vite devenu proverbial. Or le récit évangélique met en scène un personnage divin, Jésus, dont la puissance s'exerce efficacement sur les éléments déchaînés. On a cru retrouver en ce point du récit de Juvencus des références au passage de Virgile³⁸. Ces rapprochements, nous semble-t-il, n'emportent pas l'adhésion. Neptune, il est vrai, *summa placidum caput*

38. Sur ce point, nous nous séparons de l'analyse de C. RATKOWITSCH, *op. cit.* (n. 7), p. 47. Il nous semble impossible de la suivre lorsqu'elle voit un rapport entre l'interrogation de Neptune, *Tantane uos generis tenuit fiducia uestri ?* et le reproche de Jésus aux disciples.

extulit unda (v. 127) et C. Ratkowitsch rapproche le vers de Juvencus *placidam sternit super aequora pacem*, mais, en réalité, malgré toute la majesté de son apparition, Neptune est loin d'éprouver une paix intérieure et Virgile vient de dire qu'il est *grauiter commotus* (126). Il adresse aux vents des paroles menaçantes et les charge de rappeler à Éole que, sur mer, il est le maître³⁹. Il semble plus préoccupé par le souci de faire respecter son autorité que par l'inquiétude pour l'ordre du monde ou le sort d'Énée et des Troyens⁴⁰. Il est certes probable que le lecteur romain de Juvencus pense au Neptune de Virgile en lisant ces vers :

*Inde procellis
imperat et placidam sternit super aequora pacem.* (37-38.)

Mais Juvencus n'a rien fait pour appuyer ce rapprochement. Il s'en tient strictement à ce qu'écrit Matthieu : *Tunc surgens imperauit uento et mari et facta est tranquillitas magna*. Et, sans doute pour la même raison, il écarte la formule de Marc, *imperauit uento et mari et ait : obmutesce*, et celle de Luc, *et ille surgens increpauit uentum et tempestatem aquae*, évitant de donner au Christ une attitude et des paroles qui suggéreraient un rapprochement avec le dieu de la mer, qui n'est maître que du domaine que le sort lui a attribué et qui lutte avec le roi des vents pour maintenir une autorité contestée.

En revanche certains motifs caractéristiques du récit épique et qui sont absents des récits évangéliques apparaissent dans la réécriture de Juvencus⁴¹.

La tempête épique est une conséquence de la lutte des vents les uns contre les autres et du bouleversement que cette lutte provoque dans l'élément marin. Cette croyance d'ordre météorologique prend dans la

39. *Maturate fugam regique haec dicite uestro :
non illi imperium pelagi saeuomque tridentem,
sed mihi sorte datum.* (*Aen.*, I, 137-139.)

« Hâtez-vous de fuir et dites ceci à votre roi : ce n'est pas à lui que le sort a donné l'empire de la mer et le terrible trident ; c'est à moi. »

40. Il y a beaucoup plus d'authentique grandeur dans la puissante comparaison avec l'homme d'état *pietate grauem ac meritis uirum*, dont la seule présence apaise une émeute populaire. C. RATKOWITSCH (*op. cit.* [n. 7]), signale avec raison (p. 47) le caractère virgilien de l'expression *placida pax*, mais elle ne se trouve pas dans le récit de la tempête.

41. À propos des différences entre les récits évangéliques de tempêtes et les récits épiques antiques sur le même sujet, cf. P.-A. DEPROOST, art. cité (n. 7), p. 480 : « En coulant dans le moule classique du récit de tempête une péripécie spécifiquement biblique, ces poètes engageaient, dans le même temps, une transformation esthétique du cliché littéraire et une présentation nouvelle de l'épisode scripturaire. »

tradition un sens philosophique. Elle est l'occasion d'une énumération de vents qui sont comparés à des humains et à des animaux, à des chevaux sauvages surtout, dont ils ont l'énergie indomptable et capricieuse. Si Juvencus ne reprend pas ces descriptions, il en garde l'essentiel dans l'expression : *mixtis hinc inde procellis*, dans les passions prêtées aux vents : *consurgit in iras / uentorum rabies* (27b-28b) et dans la métaphore qui termine le passage : *Erectaeque minis submittant colla procellae* (42).

À son paroxysme, la tempête projette les vagues jusqu'aux étoiles, disent Virgile⁴² et la version a, au-delà des étoiles, dit la version b. Le même mouvement vertical qui culmine en des vagues hautes comme des montagnes fait apparaître la terre au fond même de la mer⁴³. C'est ainsi que la tradition épique décrit la tempête déchaînée et Juvencus se conforme à cette tradition. Chacune des deux phrases de trois hexamètres qui décrivent la tempête culmine, la première avec l'hyperbole de la mer qui se dresse jusqu'au-delà des étoiles, la seconde avec l'hyperbole de la mer qui s'ouvre jusqu'à révéler sous elle la terre⁴⁴. Mais, il y a là bien plus que la simple volonté de se singulariser ou d'encherir sur ses prédécesseurs. La tempête permet d'exprimer une vision du monde radicalement différente de la pensée païenne.

Si l'imaginaire antique a créé l'histoire des outres, puis de la caverne d'Éole, c'est à partir de la conviction que l'élément aérien possède une énergie propre, qui n'obéit à aucune loi, qui, libre de se déchaîner, est en lutte perpétuelle contre elle-même⁴⁵ et contre les autres éléments ; son anarchie contagieuse et son énergie dévastatrice bouleversent le monde. Et le motif de la mer atteignant ou dépassant les étoiles, de la terre apparaissant sous la mer qui s'entrouvre, exprime cette contagion : la mer quitte son lieu et envahit le domaine du feu, celui des étoiles, la terre vient se mêler à la mer. Ainsi la tempête donne à voir un cosmos qui se défait⁴⁶.

42. Virg., *Aen.*, I, 102-103 : *Talia iactanti stridens Aquilone procella / uelum aduersa ferit, fluctusque ad sidera tollit.*

43. Virg., *Aen.*, I, 106-107 : [...] *his unda dehiscens / terram inter fluctus aperit, furit aestus harenis.*

44. Juvenc., 29 : *Pontus et abruptos tollit trans sidera montes / fluctus disiectoque aperitur terra profundo.*

45. Cf. Ovide, *Met.*, 1, 18-21 : *corpore in uno / frigida pugnabant callidis, uentia siccis, / mollia cum duris, sine pondere habentia pondus. / Hanc deus et melior litem natura diremit.*

Le vers 28a (*Pontus et inmissis hinc inde tumescere uenti*) rappelle *Met.*, 1, 36 : *Tum freta diffudit rapidisque tumescere uentis.*

46. Cf., dans le même sens, C. RATKOWITSCH (*op. cit.* [n. 7], p. 44) et sa conclusion : « das soll die Gefahr der kosmischen Katastrophe vergrößern und damit auch die Macht Christi, der den Sturm beruhigt, noch gewaltiger erscheinen lassen. » Nous nous séparons d'elle sur un point : le comparatif *noch gewaltiger*. La puissance

Dans l'univers revenu au chaos, les forces élémentaires se déchaînent. Lucain le dit :

*extimuit natura chaos ; rupisse uidentur
concordes elementa moras rursusque redire
nox manes mixtura deis*⁴⁷

et Eurybate, dans l'*Agamemnon* de Sénèque :

*mundum reuelli sedibus totum suis
ipsumque rupto crederes caelo deos
decidere et atrum rebus induci chaos*⁴⁸.

L'énumération des trois éléments (*maria, terras, caelum profundum*) que le quatrième élément, les vents, va balayer suggère que l'idée est déjà présente dans la tempête de l'*Énéide* :

*Ni faciat, maria ac terras caelumque profundum
quippe ferant rapidi secum uerrantque per auras*⁴⁹.

Sinon, la mer, la terre, les profondeurs du ciel seraient certainement emportées dans leur course et balayées à travers l'espace.

Certes, il s'agit dans la tempête d'un chaos provisoire ou simplement esquissé (*uidentur*, dit Lucain, et Eurybate *crederes*), d'un déchaînement des forces élémentaires que les divinités peuvent permettre ou arrêter, mais, à son tour, il n'est pas sûr que cette maîtrise des éléments soit définitive : elle ne l'est assurément pas dans les perspectives de la cosmologie stoïcienne de Sénèque et de Lucain, mais, même chez Virgile, est-il si sûr que les dieux soient totalement les maîtres du cosmos ? On peut en douter quand on voit les divinités agitées des mêmes passions que les hommes. C'est la haine de Junon qui suscite la tempête et, si Neptune l'apaise, c'est sous l'effet de la colère. La puissance de Neptune est supérieure à celle des vents et de la tempête, mais momentanément.

Il y a une différence essentielle dans l'épopée biblique de Juvencus. La puissance de Jésus est d'un autre ordre. Il n'y a plus affrontement ni victoire, car la réalité de son pouvoir est sans commune mesure avec les forces naturelles qu'il domine. C'est, nous semble-t-il, ce que Juvencus a voulu signifier en ne reprenant pas les paroles que Marc prête à Jésus ni l'indication des reproches ou des menaces qu'on trouve chez Marc et chez

du Christ n'est pas plus grande que celle des éléments ou des divinités païennes : elle est d'un autre ordre, et cette nuance cache un enjeu théologique capital.

47. 5, 634-636.

48. 485-487.

49. *Aen.*, 1, 58-59.

Luc, et en modifiant l'interrogation finale des disciples. Il se pourrait qu'il ait aussi interprété le sommeil de Jésus, dont les évangiles ne donnent aucune explication, comme l'expression d'un pouvoir transcendant. Dans les récits évangéliques, au centre se trouve le dialogue entre les disciples et Jésus et le sommeil de Jésus est l'occasion de ce dialogue. Chez Juvenecus, la mention du sommeil de Jésus se trouve au centre du passage, comme le point d'équilibre de l'épisode, celui qui donne son sens. C'est l'image de la distance infinie qui sépare la tempête de la sérénité divine⁵⁰.

6. La mise en valeur de la toute-puissance de Jésus dans la réécriture de Juvenecus

Cette analyse permet d'éclairer certaines particularités du récit de Juvenecus : si le point essentiel du récit est le sommeil de Jésus, on comprend que le poète ait voulu insister sur son importance en empruntant à Marc le détail du lieu ; on comprend aussi qu'il ne reprenne pas en style direct les paroles des disciples, contrairement aux évangélistes, qu'il ait voulu que l'appel à Jésus vienne non des disciples seuls, mais des disciples et des marins, c'est-à-dire de l'humanité. Juvenecus accentue l'écart entre Jésus et les hommes : après le miracle, les disciples parlent, mais entre eux (*timidis / miracula miscent conloquii*⁵¹). À la crainte devant la puissance des éléments déchaînés s'est substituée la crainte devant la puissance de Jésus et cette crainte est un écho de la tempête (*miscent* reprend *mixtis* du v. 28b et *miscere* est un terme essentiel des récits de tempête⁵²).

50. On trouve des conclusions semblables sur l'apôtre Paul dans l'article de P.-A. DEPROOST (art. cité [n. 7], p. 485) sur la tempête dans le poème d'Arator : « Au milieu de ce grand dérèglement de la nature, Paul apparaîtra alors, au contraire d'Énée, non pas comme une victime de forces divines qui le dépassent, mais comme l'homme de Dieu, capable d'apporter le salut à ses compagnons, parce que sa foi compense des forces humaines défaillantes. »

51. C. RATKOWITSCH (*op. cit.* [n. 7], p. 48) rapproche ce passage de Virgile, *Aen.*, 12, 715-722. Virgile y compare l'affrontement d'Énée et de Turnus à celui de deux taureaux luttant pour la domination d'un troupeau. Le troupeau est effrayé (*stat pecus omne metu mutum*, cf. v. 40-41 : *timidis conloquii*). Les génisses se demandent *quis nemori imperitet, quem tota armenta sequantur* (cf. 40-41 : *quae potestas [...] quod imperium*). Les deux taureaux *inter sese multa ui uolnera miscent* (cf. v. 40 : *miracula miscent*). En réalité, le rapprochement n'a de valeur que si C. Ratkowitsch a raison de voir chez Juvenecus un affrontement entre la tempête et Jésus ou entre Neptune et Jésus : dans ce cas, il y a une analogie réelle de situation. Mais si la puissance de Jésus dans le passage de Juvenecus n'est mise en rapport ni avec la tempête, ni avec la puissance d'une divinité païenne, le rapprochement est uniquement formel. On ne peut donc établir la validité d'une relation intertextuelle sans mener en même temps une analyse du texte.

52. Virgile, *Aen.*, 1, 124 : *magno misceri murmure pontum* ; v. 133-134 : *Iam caelum terramque meo sine numine, uenti, miscere, et tantas audetis tollere moles ?* ;

Il est un aspect du récit de Juvencus qui, nous l'avons vu, peut apparaître comme un ajout épique au récit évangélique, la métaphore finale :

[...] *cui sic freta concita uentis*
Erectaeque minis submittant colla procellae. (41-42.)

Dans ce passage les flots et les vents sont assimilés à des animaux sauvages (taureaux, lions, chevaux). Cette métaphore n'est pas isolée, elle est préparée par toute la description de la tempête : les voiles qui gonflent sous l'effet du vent⁵³ et le flot qui sonne⁵⁴, la colère (*iras*) et la rage des vents (*rabies*, mot qui par ailleurs caractérise chez Juvencus les ennemis de Jésus). Ces mots pour décrire la tempête se trouvent dans les versions épiques de la tempête, tout comme la comparaison des vents avec des animaux sauvages, comparaison qui demeure en général floue et allusive. Mais l'on aurait tort de ne voir ici qu'un motif ornemental, destiné à enjoliver la parole divine pour séduire les auditeurs païens en les replaçant dans un contexte épique familier ; nulle part, les différents aspects de la tempête ne sont comme ici organisés pour déboucher sur la métaphore finale de la puissance divine qui s'impose aux éléments naturels. L'abîme, équivalent sémitique du chaos hellénique, est peuplé d'êtres monstrueux, Rahab, Léviathan, dragons, et il est bien possible que Juvencus pense ici à ces monstres malfaisants. L'important est que la puissance de Jésus sur ces forces monstrueuses ne passe ni par la colère ni par la menace, ni par la lutte, ni même par une parole que le poète reproduirait : *procellis imperat* (v. 37-38) suffit. Car cette supériorité est de nature, c'est celle du Créateur sur la créature.

Ovide, *Met.*, 11, 490-491 : *omnique e parte feroces / bella gerunt uenti fretaque indignantia* miscent ; v. 519-520 : *et cum caelestibus undis / aequoreae miscentur aquae* ; Sénèque, *Agamemnon*, 472-473 : *caligo [...] fretum caelumque* miscet ; v. 471-490 : *caelum perit / undasque* miscent *imber et fluctus suas* ; Lucain, *Bellum Ciuile*, 5, 636 : *nox manes mixtura deis* ; Valerius Flaccus, *Argonautica*, 1, 586-587 : *hinc olim soliti miscere polumque / infelixque fretum* ; v. 635-636 : *miscent suprema pauentes / uerba*.

53. J. DE WIT (*op. cit.* [n. 7], p. 19) rapproche *inflata tumescunt* d'Ovide, *Met.*, 6, 377 : *inflataque colla tumescunt*. Il s'agit de la métamorphose des paysans lyciens en grenouilles. L'expression peut évoquer une attitude animale d'agressivité haineuse.

54. Les mots de la famille de *tumeo*, *tumor* se trouvent dans tous les récits épiques de tempête, mais ils sont toujours appliqués à l'élément liquide. Les mots de la famille de *strideo* se trouvent aussi dans tous les récits à partir de l'expression de Virgile : *insequitur clamorque uirum stridorque rudentum* (*Aen.*, I, v. 87 ; cf. aussi au vers 102 : *stridens Aquilone procella*). Ces mots concernent toujours l'action du vent, du moins dans les récits de tempête : J. DE WIT (*op. cit.* [n. 7], p. 19) cite Virgile, *Georg.*, 4, 262 : *et mare sollicitum stridit refluentibus undis*. Or, chez Juvencus, *tumescere* est en rapport avec le vent, *strideo* avec la mer. Curieuse inversion, sans autre exemple et qui est peut-être une façon d'inviter le lecteur à ne pas confondre sa tempête et celle de ses prédécesseurs dans l'épopée ?

Un dernier aspect du récit peut s'expliquer par le souci de mettre en lumière la puissance de Jésus. Nous avons, en comparant les différents récits évangéliques, noté le rôle probablement structurant du couple *uentus* et *mare*, clairement visible chez Marc. À ce couple s'ajoute un autre : *imperare* et *oboedire*. Or il est frappant de voir que tout dans le récit de Juvencus est organisé en couples opposés ou conjoints : *uentoque* [...] *fluctuque* [...] ; *uentorum rabies* [...] *pontus et* [...] ; *et nunc mole ferit puppim nunc turbine proram* (30) ; *discipuli pariterque nautae* ; *euigilare rogant* [...] *pericula monstrant* ; *potestas* [...] *imperium* ; *freta concita uentis* [...] *erectae minis procellae*. On trouverait sans doute l'équivalent de tel ou tel de ces couples dans les versions épiques : ainsi chez Virgile pour évoquer le pouvoir d'Éole : *qui foedere certo [...]/ et mulcere dedit fluctus et tollere uento* (62-66), ou dans l'évocation du mouvement vertical qui porte la mer jusqu'aux étoiles et découvre la terre sous la mer, ou encore dans la façon dont les bateaux sont projetés vers le haut ou plongés dans les profondeurs. Mais on peut y voir aussi une influence biblique puisque l'on trouve dans le psaume 107 :

*Dixit et stetit spiritus procellae
et exaltati sunt fluctus eius :
ascendunt usque ad caelos
et descendunt usque ad abyssos ;* (v. 25-26)
*et statuit procellam eius in auram
et siluerunt fluctus eius.* (v. 29)

Ces rapprochements n'expliquent pas le caractère systématique, la reprise insistante du procédé dans tout le passage. La version a des vers 28-29 interrompt ce rythme binaire, la version b au contraire la renforce en répartissant entre la mer et les vents la montée des menaces et des périls. On peut donc juger plus forte la version a, comme le fait Gnilka, mais on sera obligé de reconnaître qu'elle rompt l'unité de l'ensemble du passage. C'est aussi ce rythme binaire qui permet de repérer le parallélisme entre *freta concita uentis* et *erectae minis procellae* et d'être donc assuré que les menaces dont il est ici question ne sont pas, comme l'ont cru Knappitsch et De Wit⁵⁵, celles que Jésus adresse à la mer et aux vents, mais les menaces de l'ouragan. Le procédé peut paraître mécanique et superficiel, mais quand on prend conscience que tout dans le passage est double : les puissances de la nature, la lutte qui les oppose et leur assaut contre la barque, les hommes dans le danger, leur appel à Jésus, les reproches que Jésus leur adresse et

55. C'est sans doute en pensant au *comminatus est* de Marc que J. DE WIT (*op. cit.* [n. 7], p. 12), à la suite d'A. Knappitsch, interprète *minis* au v. 42 comme le complément circonstanciel de cause du verbe *submittant*, évoquant ainsi les menaces de Jésus, interprétation que repousse C. Ratkowitsch avec raison.

leur vision de son pouvoir, c'est-à-dire que tout est changement, rivalité et incertitude, on découvre aussi que, face à tous ces duels, il y a une unité et une seule, la personne de Jésus, on sera bien loin de la caricature et des motifs poétiques passe-partout dont parlait Poinssotte⁵⁶. On peut établir un lien entre ce rythme d'opposition ou de conjonction binaire et ce qui nous paraît une inflexion délibérée du récit de Juvencus par rapport aux récits évangéliques : la toute-puissance transcendante de Jésus que reflète son sommeil tranquille, sa seigneurie sur la Création et toutes ses puissances, établissent une distance infranchissable entre les hommes et lui, infranchissable s'il ne la franchit lui-même, et il la franchit, puisqu'il est là, sur la barque parmi les disciples et qu'il leur offre le chemin pour le rejoindre, celui de la foi⁵⁷.

*

* *

Il serait imprudent de prétendre tirer de l'étude d'une vingtaine de vers des conclusions générales et définitives, mais nous pouvons, à partir de cette analyse, formuler quelques constatations.

Pour la péripécie de la tempête apaisée, même s'il fait plusieurs emprunts à Marc, en particulier pour la structure générale de la description, le modèle de Juvencus est Matthieu, et il s'agit, nous semble-t-il, d'un choix réfléchi. En effet, alors que les trois synoptiques centrent leur récit sur l'appel au secours des disciples et la réponse de Jésus, Juvencus déplace légèrement l'équilibre du récit en mettant l'accent sur la puissance sereine de Jésus et sur l'origine ou la légitimité de cette puissance. Or Matthieu est, des trois synoptiques, celui qui insiste davantage sur la sérénité de Jésus et, donc, le plus proche de la lecture de Juvencus.

56. Cf. note 5.

57. Cette analyse concorde avec celle que fait A.-M. LA BONNARDIÈRE dans son étude de quatre passages de sermons d'Augustin commentant l'évangile de Marc sur l'épisode de la tempête apaisée (*Saint Augustin et la Bible*, Paris, 1986, ch. 7 : « La tempête apaisée »). Après avoir souligné qu'à l'époque d'Augustin la mention du sommeil du Christ participe à la prise de conscience du mystère et de la réalité de sa personnalité humaine, elle montre (p. 147) qu'Augustin donnait à ce sommeil un sens théologique : « Néanmoins le plus souvent, quand il arrive à Augustin d'évoquer l'événement de la tempête apaisée, son intention est d'ordre pastoral. Il entend susciter et réveiller la foi des fidèles qui l'écoutent. Dans cette perspective, l'élément du récit retenu et commenté avec prédilection est à nouveau le sommeil du Christ. Il ne faudrait pas en effet que les chrétiens s'imaginent que le Christ ait cédé à une défaillance : s'il a daigné assumer les nécessités humaines, il ne les a pas subies, mais voulues. Le sommeil du Christ, dans la barque, sur le lac en furie, a une valeur significative : c'est, dit Augustin, un *signum sacramenti* (*sermo* 63, I : *ergo et somnus Christi signum est sacramenti*). »

Avant de rechercher l'origine épique de telle expression ou de telle pensée, il convient d'examiner si la source n'en est pas dans le modèle : ainsi il nous semble que la façon dont Juvencus évoque l'intervention miraculeuse de Jésus doit tout à Matthieu et rien au Neptune de Virgile. Il ne faut pas non plus négliger les cas où versions évangéliques et modèle épique coïncident. Nous en avons deux exemples dans ce passage : Juvencus emprunte à Marc le détail du lieu où dort Jésus, mais ce détail évoque aussi dans sa mémoire les deux vers de l'*Énéide* où Énée est représenté dormant *celsa in puppi*⁵⁸. Dans l'évocation binaire de la tempête, il s'inspire de Marc et du psaume 107, mais cette description binaire se trouve aussi dans les tempêtes épiques.

À la tempête épique, Juvencus emprunte des motifs qui sont liés à un aspect fondamental de la pensée gréco-latine, celui de la lutte permanente des éléments les uns contre les autres, lutte qu'un pouvoir réussit à apaiser, mais de façon provisoire⁵⁹. Il substitue ainsi une vision romaine du monde à une pensée sémitique et biblique qui n'ignore pas les puissances effrayantes de la nature, mais qui les représente plutôt à travers des êtres monstrueux, monstres marins, puissance de l'eau, et dragons, puissance du feu.

À première vue, la tempête de Juvencus peut apparaître comme une amplification dont la justification serait de s'inscrire dans la tradition de l'épopée. Mais on constate qu'en donnant plus d'ampleur qu'elle n'en a dans les modèles évangéliques à la tempête, le poète modifie l'économie du récit et met au centre ce qui n'était qu'un élément de la situation : le sommeil de Jésus. Il unifie l'ensemble par la mise en place progressive de la métaphore des animaux sauvages qui se soumettent à la puissance de Jésus ; or on peut trouver, dans les tempêtes épiques, les éléments de cette image, mais on ne la trouve totalement développée et ainsi orientée dans aucun de ces récits.

Juvencus est d'abord et avant tout préoccupé du récit évangélique. S'il l'infléchit, c'est pour traduire ce qui dans le modèle évangélique le touche davantage et correspond à l'attente de son temps. Le langage et les motifs de l'épopée sont un moyen de traduire cette méditation personnelle qui respecte les données du modèle et en modifie l'éclairage : ce sont les *ornamenta terrestria linguae* qui permettent de rendre vivant le message évangélique pour répondre aux attentes d'une culture et d'un temps donnés. Pour les chrétiens, face au syncrétisme religieux des païens, il est primor-

58. Virg., *Aen.*, IV, 554.

59. Car tout ce qui naît meurt, tout ce qui a un commencement a une fin – autre principe fondamental de la pensée antique.

dial d'affirmer que la puissance divine n'est pas une puissance parmi d'autres, qu'elle n'est pas une puissance du cosmos. L'enjeu, c'était le choix entre une matière éternelle, sans commencement ni fin et un monde créé, tout entier l'œuvre d'un Dieu créateur et transcendant, entre une alternance sans fin d'ordre et de désordre où s'affrontent indéfiniment les forces du bien et du mal et une défaite définitive du mal⁶⁰. Dans cet épisode, Juvencus utilise les détails des trois récits qui lui permettent de mettre en évidence les traits héroïques du Christ et de donner à ces caractéristiques épiques un sens sacré soulignant l'humanité et la divinité unies dans le Messie et la réalité de son pouvoir de Dieu Créateur et maître du monde.

On peut d'abord, à comparer le récit de Matthieu et ce que Juvencus en fait, regretter qu'il ait estompé l'appel si pathétique, si humain des disciples au Seigneur, mais, à la réflexion, on comprend qu'il place cet épisode sur un plan théologique ; au compagnon qui partage la vie des apôtres se superpose l'image bouleversante du Dieu Créateur et Sauveur. Si cette substitution s'exprime par les mots de l'épopée, ce n'est pas pour faire du Christ un héros à l'antique, mais parce que le langage épique permet d'exprimer la transcendance du divin et qu'il apparaît comme digne de porter le message du Christ. Et si Juvencus a entrepris d'écrire une épopée biblique, ce n'est pas tant pour sauver la parole biblique en lui donnant la noblesse de l'épopée que pour sauver l'épopée en lui donnant la noblesse de la parole biblique.

Anne FRAÏSSE – Jean-Noël MICHAUD
 Université Paul-Valéry
 Montpellier

60. Le passage de la tempête apaisée illustre ce que disait le prologue. De même qu'en utilisant les termes de Lucrèce dans une vision chrétienne, il transforme la fin d'un monde en fin du monde, Juvencus attribue la puissance organisatrice de l'univers non pas au dieu démiurge de Platon, ni au divin des Stoïciens, impersonnel et intérieur au monde, mais à Dieu, *genitor rerum*. Le monde existe et sera détruit, non pas en fonction des lois internes à tout ce qui existe, mais par une décision de la libre volonté de Dieu tout-puissant. Comme l'analyse J. FONTAINE, *op. cit.* (n. 34), p. 74 : « Juvencus joue ici Épicure et Lucrèce, contre Platon et Aristote, avec la complicité de l'embrassement stoïcien du monde, et l'appui de la foi chrétienne en une fin de ce monde dont "la figure passe" : "car l'auteur de la nature a fixé le temps irrévocable, où les torrents de la flamme dernière emporteront le monde tout entier". Juvencus s'attaque ainsi d'emblée à l'un des seuls points d'incompatibilité (partielle puisque Épicure est hors de cause) entre la vision antique et la vision juive et chrétienne du monde. »